

« Les technobiologies et le posthumanisme »

Café de la paix 28janvier 7 Rue Très-Cloître 18 heures

La révolution du vivant, (clonage, mutation informatique, utilisation des nanotechnologies) met en cause l'avenir de l'espèce. L'humanisme semble dépassé. Peut-on envisager sa refondation ?



I

L'enfant n'est plus un don de Dieu ou de la nature mais devient peu à peu un problème de fabrication technique. Pour l'instant la procréation assistée pose le problème de la gestation pour autrui (tourisme procréatif) mais il faut s'attendre prochainement à l'utilisation de l'utérus artificiel.

Kiev De notre envoyé spécial

Elle se tient bien droite, calme. Ses grands yeux bleus reflètent sa résolution. Alessya, 33 ans, habitante de Kiev, a mis une annonce sur Internet pour «louer» son ventre. Elle vit dans le quartier Troïechina, loin du centre et particulièrement mal desservi. Devant l'entrée d'un supermarché, seul endroit animé dans cette banlieue sinistre aux larges avenues, elle raconte pourquoi elle s'est finalement décidée à se proposer pour ce «travail». «Je ne vais pas mentir, je désire d'abord m'aider moi-même. Je vois cela comme le seul moyen d'améliorer ma vie.»

Mariée, Alessya a deux enfants de 15 et 5 ans. Elle vient de perdre son travail de secrétaire

¹ L'affaire Perruche : la naissance d'un enfant handicapé, atteint du syndrome de Gregg, suite à une erreur de diagnostic concernant un avortement thérapeutique, a posé la question d'un droit du nouveau né à naître en bonne santé ; il s'agissait pour l'enfant d'obtenir des réparations.

dans une société étrangère. Elle vit chez ses parents, avec son mari et ses fils, faute d'avoir les moyens de louer un logement personnel. Elle s'apprête donc à porter l'enfant d'une autre femme. Et avec l'indemnité, qui devrait représenter 23 000 €, elle espère avoir le capital de départ pour pouvoir enfin acheter son propre appartement. «Je sais que cela sera moralement très difficile. Dans tous les cas, je considérerai cet enfant comme étant aussi le mien. Mais je sais aussi que j'aiderai une famille. Et c'est le seul moyen pour moi de voir un toit pour mes enfants. Même si mon mari et moi travaillons durant les vingt ans à venir, sans nous reposer, nous savons que nous n'y arriverons pas autrement. »

Elle a posté son annonce il y a un mois et dit recevoir depuis «plus de 10 appels par jour, venus de toute l'Ukraine ou de Russie». Elle est sur le point de conclure un accord avec un couple d'Ukrainiens. Une fois signé le contrat, elle partira habiter sur place, environ un an, dans un appartement qu'ils loueront pour elle, le temps de porter l'enfant, afin qu'aucun de ses proches, en dehors de son mari, ne soit au courant. «Une naissance, c'est toujours le secret des parents», dit-elle. Elle appréciera de pouvoir rester, plus tard, en contact avec cet enfant. «Mais seulement si les parents l'acceptent, et selon les règles qu'ils définiront,» La croix
jeudi 16/04/2009

II

Issu d'un projet technique l'être humain risque d'être totalement instrumentalisé. Il n'aura plus la liberté que donne une naissance qui échappe à ses géniteurs, selon l'ordre intangible du monde²

A) Avec les progrès de l'ingénierie ou « manipulation » génétique, les biotechnologies sont capables de dupliquer un être vivant, par clonage³, ou de produire des individus dont les

² L'enjeu du respect de l'ordre chez les anciens : tuer son père ou plus généralement son parent - n'est pas une violence ordinaire. La tradition l'appelle un « crime incroyable », car c'est prétendre, à travers cet homicide, anéantir l'ordre du monde. C'est le prototype du geste totalitaire. (...)

dans le Code de l'empereur Justinien (ve siècle), livre 9, chapitre 17 (« De ceux qui ont tué parents ou enfants ») Si quelqu'un a hâté la mort de son père ou de sa mère, et autres ascendants, ou de son fils ou de sa fille, et autres descendants, - qu'il ait accouché de son crime en secret ou au grand jour -, qu'il soit puni de la peine du parricide. Qu'il ne reçoive la mort, ni par le glaive, ni par le feu, ni par quelque autre peine ordinaire. mais cousu dans un sac de peau, enfermé avec un chien, un coq, une vipère et un singe, dans cet espace étroit pour bêtes sauvages, qu'il se mélange à l'intimité des serpents. Et selon la contrée, qu'il soit jeté à la mer ou dans le cours d'eau voisin, afin que, encore vivant, il soit privé de tous les éléments, que durant sa survie le ciel lui soit enlevé, et que la terre lui soit refusée après sa mort. »

Face à la mort, au meurtre, au sacrifice humain, en Occident comme partout, le noyau dur des lois, c'est la question de la Raison et de la dé-Raison, à l'échelle des sociétés.

Les États modernes sont des fictions généalogiques ils sont construits autour des êtres qui seraient doués de Raison, pour faire obstacle à la dé-Raison.

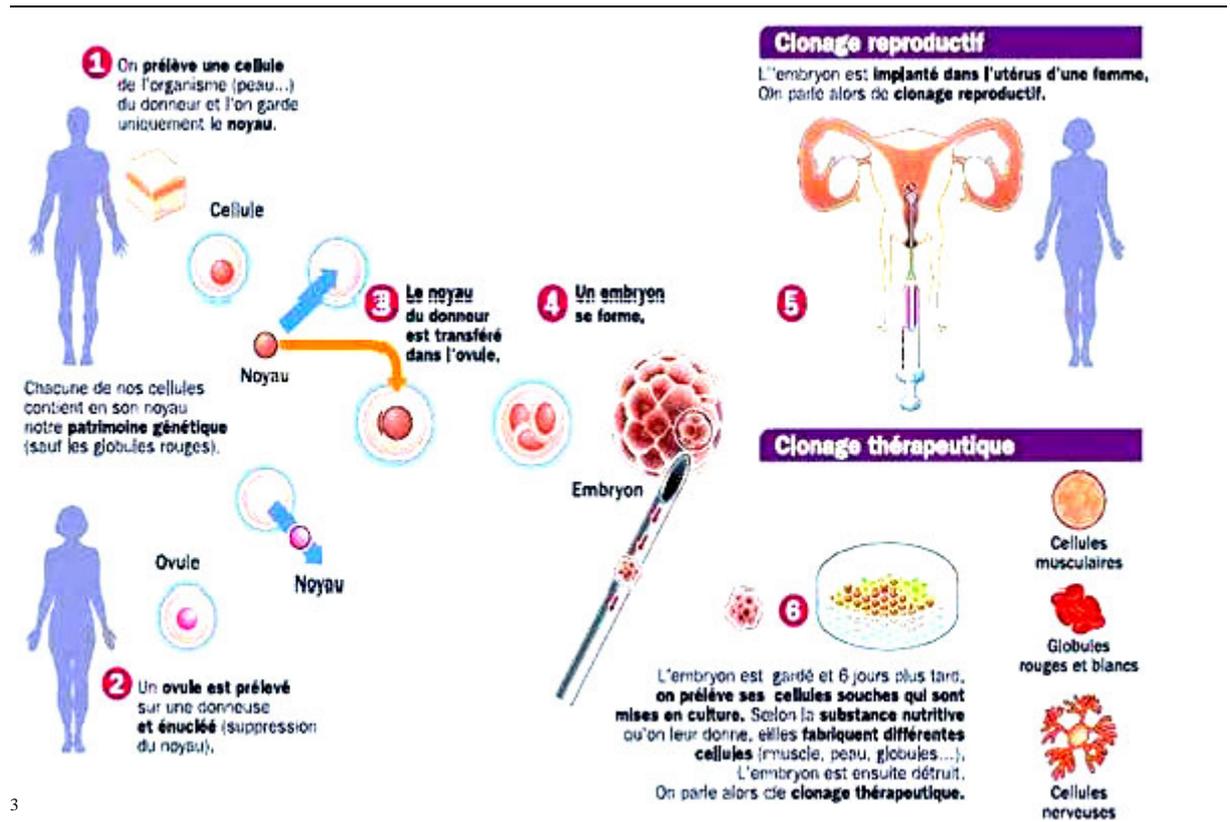
Par les montages du Droit, les États organisent que les humains cèdent la place à d'autres humains, pour que les fils - les fils de l'un et l'autre sexe - succèdent aux fils.

P Legendre, *la fabrique de l'homme occidental*, p19, édition mille une nuit

modifications génétiques seront transmissibles. Un site spécialisé dans la duplication de votre animal familial grâce au clonage s'appelle de façon éloquente : Best Friend Again (« l'ami retrouvé »). La vieille espérance de vaincre la mort n'a plus besoin d'attendre l'au-delà, elle semble à portée d'éprouvette.

Quant à l'intervention sur le génome humain, elle peut viser à corriger⁴ certaines anomalies génétiques et à épargner aux individus ou à leurs descendants des maladies très invalidantes. Mais, comme c'est déjà le cas pour les plantes et les animaux, elle permettrait aussi de produire, à partir des êtres humains, des individus ou des variétés qui s'écarteraient de leur espèce. (.....)

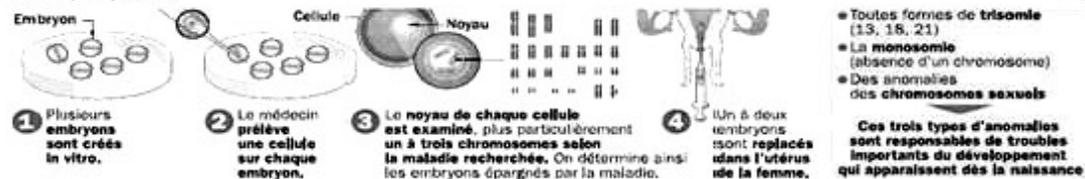
L'ingénierie génétique créerait ainsi une véritable solution de continuité au sein des mouvements de la descendance. Car l'intervention extérieure sur le génome revient à



3

La Croix 19/03/2009

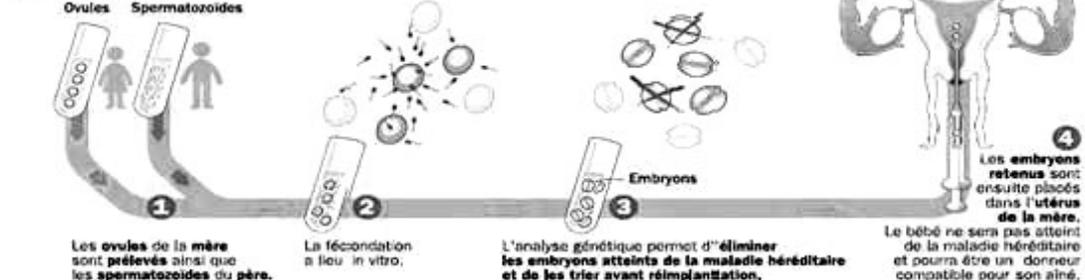
Page 24



Le « bébé médicament »

Un « bébé médicament » est conçu dans l'espoir de guérir un frère ou une sœur atteint d'une maladie héréditaire incurable. Il est sélectionné génétiquement pour ne pas souffrir de cette maladie et être un donneur compatible.

La technique



COMPRENDRE LE DIAGNOSTIC PRÉIMPLANTATOIRE ET LE « BÉBÉ MÉDICAMENT »

4

intercaler un projet et une volonté dans le cours des générations, des engendremens, et donc à réintroduire une finalité dans l'existence humaine.

La façon dont les nouveaux venus s'écarteraient de leurs prédécesseurs ne tiendrait plus à des variations aléatoires, mais à l'interpolation de ce projet et de cette fin dans le mouvement biologique naturel.

Il n'y aurait plus d'ascendants et de descendants, mais des fabricants et des fabriqués, des producteurs et des produits, d'autant que les premiers devraient financer la venue des seconds, pour ne pas dire leur sortie, comme on le dit d'un livre ou d'un film. On pourrait imaginer des variétés d'enfants, brevetées bien sûr, selon la qualité de leur génome,

On voit que la revendication libérale de faire ce que l'on veut de son propre corps ou de celui de contemporains consentants reste étrangère au problème posé par l'anthropotechnie procréative. Car il ne s'agit plus simplement du désir anthropotechnique individuel de changer de corps, de changer d'âge en gommant les rides, de changer de sexe ou de couleur de peau. Il s'agit de changer la condition d'êtres qui, demain, ne descendraient plus les uns des autres.

*Ce qui est en cause, c'est peut-être moins leur liberté d'agir, encore qu'elle se pose en termes nouveaux, que leur liberté d'être, ou plutôt leur liberté de naître sans que quelqu'un d'autre ait d'avance fixé leurs traits. Sylviane Agacinski, « Triste post-humanité », *Le Monde*, 11/10/09*

B) Luc Ferry, dans un Article paru dans *Le Point*, n°1421, 10/12/1999 « :De Hitler à Dolly : face aux biotechnologies, l'humanisme est-il « dépassé ? », semble moins alarmiste.

On fait appel d'ordinaire, pour plaider en faveur de l'interdiction du clonage, à deux arguments dont il faut bien avouer qu'ils apparaissent, même après une réflexion fort brève, d'une extraordinaire indigence. Dans le registre de la science-fiction, on évoque inlassablement l'hypothèse de malheureux clones utilisés pour servir de banque d'organes à telle de leur réplique. Mais qui ne voit que cette éventualité est ici tout à fait hors de propos ? Non qu'elle soit intrinsèquement impensable. Mais de deux choses l'une : ou bien le clone vivrait dans un État de droit et on ne voit pas par quel miracle il n'aurait pas le même statut que les jumeaux naturels (pour être clone, on n'en est pas moins homme !); ou bien il naîtrait par l'effet d'une dictature totalitaire et, s'il est une certitude, c'est que ni les avis des comités d'éthique ni les mises en garde des démocraties n'arrêteraient a priori la folie des tyrans ! On dit encore que la duplication à l'identique serait contraire à la dignité humaine qui repose sur la singularité de chaque individu. Mais c'est accorder, consciemment ou non, un poids exorbitant aux déterminations génétiques et passer sous silence la dimension « épigénétique » : le rôle du milieu, de l'Histoire, de l'éducation. Si les clones possèdent au départ les mêmes caractéristiques « naturelles », cela ne signifie en rien qu'ils s'y réduisent ni que leur dignité morale en dépende.

Le Comité d'éthique, dans un texte (en date du 29 avril 1997) qui offre le mérite de percevoir clairement les pièges du réductionnisme génétique, nous avait proposé quatre arguments supplémentaires, moins triviaux, et pourtant tout aussi fragiles. En substance, s'il faut interdire le clonage, c'est : pour préserver la singularité symbolique du visage humain, pour laisser à « la grande loterie de l'hérédité » le choix du génome, pour ne pas bousculer les règles de la filiation et se garder des motivations « instrumentalisantes » qui justifieraient cette pratique. Mais chacune de ces raisons pourrait, du moins dans certains cas précis, notamment ceux où le clonage s'inscrirait dans un projet parental, trouver des réponses plausibles : rien n'empêche d'imaginer, par exemple, que les règles de la filiation soient précisées et modifiées pour s'adapter à certaines situations exceptionnelles. De même, l'argument du visage, assurément plus profond, ne vaut cependant, comme celui touchant la loterie de l'hérédité, que pour un éventuel clonage de masse, non pour des cas limités. Il est d'ailleurs probable que l'idée selon laquelle le clone serait une « photocopie » de son

« modèle » relève d'une illusion, celle du « tout-génétique », alors qu'en réalité, comme le montre brillamment Henri Atlan, des clones humains se ressembleraient sans doute beaucoup moins que des véritables jumeaux.

III

Il deviendra difficile au nom du raisonnable⁵ de s'opposer à la force du désir qui nous pousse vers le transhumanisme

A) Günther Anders a baptisé, en 1956, la pathologie dominante aujourd'hui : « la honte prométhéenne »². Le nom résume l'essentiel : « la honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées ». Étrange situation qui donne sa pleine mesure à la dépression dont nous faisons le signe du temps présent : le degré atteint par nos techniques nous persuade que nous ne saurions plus être à la hauteur et la honte que nous en concevons touche au plus intime de l'humain. « Si j'essaie d'approfondir cette « honte prométhéenne », écrit Anders, il me semble que son objet fondamental, l'« opprobre fondamental » qui donne à l'homme honte de lui-même, c'est son origine. Il a honte d'être devenu plutôt que d'avoir été fabriqué. Il a honte de devoir son existence - à la différence des produits qui, eux, sont irréprochables parce qu'ils ont été calculés dans les moindres détails - au processus aveugle, non calculé et ancestral de la procréation et de la naissance »¹. Peut-il y avoir source de désespoir plus profonde ? Peut-on lui donner une autre réponse que l'investissement dans cette « ingénierie humaine » qui prétend repousser « les limites innées de la nature vers le royaume de l'hybride et de l'artificiel » ?

[...] J'avoue une certaine impuissance devant l'étalage des arguments mis en avant par les prophètes du cyborg : le refus viscéral, si j'ose dire, de consentir à ce qui est humain (la naissance, la maladie, le vieillissement, la mort), n'appelle pas de réponse rationnelle. Que répondre, en effet, à qui vous dit que, par peur de la mort ou par découragement devant ses faiblesses, il est prêt à se déposséder de ce qui le fait homme et qu'il mise pour cela sur le pouvoir technoscientifique disponible ? Que répondre à qui soutient que l'évolution ayant laissé se développer une espèce, l'humain, capable de penser et de manipuler son environnement, il n'est pas étonnant que cette espèce veuille désormais manipuler et améliorer son propre design, au point de reconsidérer les principes biologiques qui la conditionnaient jusqu'à présent ? **Jean-Michel Besnier** « Le post-humanisme veut-il en finir avec le corps ? », *Connaître* n°31 32

B) Dans une conférence donnée en juillet 1999 *Règles pour le parc humain*⁶, Peter Sloterdijk a fait scandale par son acceptation d'une nouvelle image de l'homme. Ici, s'inspirant de l'analyse de Freud qui énonce trois insultes à la mégalomanie humaine, il envisage l'absence de solution de continuité entre l'homme et la machine comme une nouvelle insulte au narcissisme humain.

C'est patent : cette série des vexations n'est pas dose, et le présent est traversé par un violent complexe de vexation, que l'on pourrait appeler le cybernético-biotechnique. Bruce Mazlish, un historien et psychologue américain, a décrit cette histoire comme celle du remplacement successif de discontinuités métaphysiques par des continus postmétaphysiques. La barrière métaphysique entre le monde terrestre et l'espace céleste a été abolie par Galilée, montrant que, de part et d'autre de la Lune, les mêmes lois naturelles continuaient d'être en vigueur. Avec Darwin, c'est la différence métaphysique entre l'homme et l'animal qui a été relativisée et remplacée par un continu d'histoire naturelle les englobant tous deux. De son côté, Freud a transpercé les barrières métaphysiques séparant les processus conscients et rationnels des

⁵ Ce qui est techniquement possible est-il moralement légitime ?

⁶ Deux passages en particulier ont choqué : l'un évoque une politique « d'élevage de l'homme » et expose la thèse de F. Nietzsche selon laquelle l'éducation est un dressage, l'autre interprète librement l'image platonicienne d'un « parc humain ». L'usage en particulier de termes comme *Selektion* (« sélection ») et *Zähmung* (« dressage », « apprivoisement ») ont rappelé à certains les sombres heures du nazisme

processus inconscients et irrationnels et fait apparaître, là aussi, un continu. Il n'y a plus que cette dernière différence métaphysiquement codée séparant l'organisme de la machine ou ce qui est né et ce qui est fabriqué qui résiste encore à l'irruption de la pensée du continu postmétaphysique. « Du centrisme mou au risque de penser » Peter Sloterdijk, Le Monde, 8 octobre 1999

IV

Dans ce débat entre l'esprit et la matière faut-il espérer comme Bergson un « supplément d'âme »

Que le mysticisme⁷ appelle l'ascétisme, cela n'est pas douteux. L'un et l'autre seront toujours l'apanage d'un petit nombre. Mais que le mysticisme vrai, complet, agissant, aspire à se répandre, en vertu de la charité qui en est l'essence, cela est non moins certain. Comment se propagerait-il, même dilué et atténué comme il le sera nécessairement, dans une humanité absorbée par la crainte de ne pas manger à sa faim ? L'homme ne se soulèvera au-dessus de la terre que si un outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle. En d'autres termes, la mystique appelle la mécanique. On ne l'a pas assez remarqué, parce que la mécanique, par un accident d'aiguillage, a été lancée sur une voie au bout de laquelle étaient le bien-être exagéré et le luxe pour un certain nombre plutôt que la libération pour tous. Nous sommes frappés du résultat accidentel, nous ne voyons pas le machinisme dans ce qu'il devait être, dans ce qui en fait l'essence. Allons plus loin. Si nos organes sont des instruments naturels, nos instruments sont par là même des organes artificiels. L'outil de l'ouvrier continue son bras ; l'outillage de l'humanité est donc un prolongement de son corps. La nature, en nous dotant d'une intelligence essentiellement fabricatrice, avait ainsi préparé pour nous un certain agrandissement. Mais des machines qui marchent au pétrole, au charbon, [...] sont venues donner à notre organisme une extension si vaste et une puissance si formidable, si disproportionnée à sa dimension et à sa force, que sûrement il n'en avait rien été prévu dans le plan de structure de notre espèce : ce fut une chance unique, la plus grande réussite matérielle de l'homme sur la planète. Une impulsion spirituelle avait peut-être été imprimée au début : l'extension s'était faite automatiquement, servie par le coup de pioche accidentel qui heurta sous terre un trésor miraculeux (1). Or, dans ce corps démesurément grossi, l'âme reste ce qu'elle était, trop petite maintenant pour le remplir, trop faible pour le diriger. D'où le vide entre lui et elle. D'où les redoutables problèmes sociaux, politiques, internationaux, qui sont autant de définitions de ce vide et qui, pour le combler, provoquent aujourd'hui tant d'efforts désordonnés et inefficaces : il y faudrait de nouvelles réserves d'énergie potentielle, cette fois morale. Ne nous bornons donc pas à dire, comme nous le faisons plus haut, que la mystique appelle la mécanique. Ajoutons que le corps agrandi attend un supplément d'âme, et que la mécanique exigerait une mystique. Les origines de cette mécanique sont peut-être plus mystiques qu'on ne le croirait ; elle ne retrouvera sa direction vraie, elle ne rendra des services proportionnés à sa puissance, que si l'humanité qu'elle a courbée encore davantage vers la terre arrive par elle à se redresser, et à regarder le ciel. Bergson, Les deux sources de la Morale et de la Religion, Chap. IV: "Mécanique et mystique", P.U.F. éd., pp.329-33

⁷ Bergson n'entend pas par mysticisme une vertu purement contemplative mais une action capable de réorganiser la culture dans un monde ouvert